hubert MINGARELLI

une histoire de tempête

COLLECTION CE QUE LA VIE SIGNIFIE POUR MOI

DANS LA MÊME COLLECTION

Ce que la vie signifie pour moi, Jack London, nouvelle édition
Depuis qu'elle est morte elle va beaucoup mieux, Franz Bartelt
Tendres rumeurs, Dominique Sigaud

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE DE L'AUTEUR

Une rivière verte et silencieuse, Le Seuil, 1999
La Dernière Neige, Le Seuil, 2000
La Beauté des loutres, Le Seuil, 2002
Quatre soldats, Le Seuil, 2003, prix Médicis
Hommes sans mère, Le Seuil, 2004
Océan Pacifique, Le Seuil, 2006
L'Homme qui avait soif, Stock, 2014, prix Landerneau
La Route de Beit Zera, Stock, 2015
L'Incendie, avec Antoine Choplin, La Fosse aux Ours, 2015

© Les Éditions du Sonneur, 2015
Collection dirigée par Martine Laval
ISBN : 978-2-916136-89-9
Dépôt légal : septembre 2015
Conception graphique : Sandrine Duvillier

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

hubert MINGARELLI

une histoire de tempête

collection

CE QUE LA VIE SIGNIFIE POUR MOI

On ne sait pas d'où ils viennent, où ils vont. Ils marchent. De nouvelles en romans, Hubert Mingarelli accompagne ses personnages, les prend par la main, les suit un bout de chemin, quelques pages, et puis voilà. Qu'importe les terres, les rivages. D'ici ou d'ailleurs, ils marchent, les hommes. Ils ont le regard clair, pointé sur l'horizon ou sur le bout de leurs chaussures, tout près de la vie. Marcher, marcher, arpenter non pas le vaste monde, mais l'humanité, ses hontes, ses trahisons, ses peurs et ses solitudes. Marcher – ou écrire – pour affronter son destin, lui donner un visage, lui inventer une dignité, quelque chose comme une tendresse, peut-être une bonté.

Ils ne sont pas bavards les hommes d'Hubert Mingarelli. Peut-être se méfient-ils des paroles trop vite balancées, qui écorchent au lieu de guérir. Alors, ils se taisent, arrêtent le temps, personnages et auteur sur le même tempo, un pas après l'autre, une effervescence après l'autre, juste ce qu'il faut, mérite d'être dit, partagé.

Dans les histoires d'Hubert Mingarelli, les phrases coulent comme une rivière verte et silencieuse. Elles avancent dans le noir, quand bien même tout semblerait perdu. Elles ont la puissance et la légèreté des âmes généreuses. Elles soulèvent des pierres sans un bruit, des secrets sans gémir et veillent avec délicatesse – amitié, il faut bien lâcher le mot, le rendre ici à sa liberté – sur

des destinées exceptionnelles, étrangement si proches. Imaginons… Imaginons ce type qui a écrit Martin Eden, Construire un feu *ou encore* Ce que la vie signifie pour moi, *les yeux rivés sur le texte d'Hubert Mingarelli. Aurait-il été intrigué, Jack London ? Aurait-il été un tantinet jaloux ? Se serait-il exclamé haut et fort « Ça alors ! » ? Ou rien, pas un mot, un grognement ? Ou plus simplement, plus sûrement, aurait-il souri – de ce sourire complice qui lie les grands auteurs –, emporté loin par cette histoire de tempête ? Ces deux-là ont en commun de raconter des histoires d'hommes en marche, qui jamais ne se résignent. Des histoires de tumultes, de coups de vent, de grands souffles d'air.* MARTINE LAVAL

UN SOIR COMME ÇA J'ATTENDAIS, assis devant le bassin du port. Mais j'allais partir. Bientôt le soleil tomberait dans la mer. Des bateaux de pêche, je n'en voyais pas, ni dans le chenal, ni au large. Je pensais qu'ils étaient tous rentrés. J'étais venu trop tard. Le soir rampait sur l'horizon. Un cargo y avait allumé ses feux. Tout en haut aussi on avait allumé une étoile. Le vent du large me rappelait des choses et le cargo là-bas rampait derrière le soir.

Ici sur le port il ne restait presque plus personne. Pour ainsi dire nous n'étions que deux. L'autre me tournait le dos. Il était debout au bord du quai à dix mètres de moi, attendant peut-être lui aussi le retour des bateaux de pêche. Il était déjà là lorsque j'étais venu m'asseoir sur le banc. Parfois il bougeait la tête à droite ou à gauche.

On m'avait prêté une maison. Elle ne donnait pas sur le port. Pour voir les bateaux je descendais une rue étroite, une autre qui s'élargissait puis des escaliers d'une centaine de marches jusqu'ici. C'était une jolie maison, mais je n'y avais rien fait de bien. Ce que j'avais écrit tenait sur trois pages dont je n'étais pas très sûr. J'avais peur qu'une fois rentré elles me sautent aux yeux comme trois mensonges. Écrire ailleurs que chez moi ne m'avait jamais rien valu. Je manquais de discernement, je ne voyais pas ce qui sonnait faux. Mes phrases s'allongeaient et je les croyais bonnes. Je ne savais pas les juger. J'avais cru bien faire en venant travailler ici, mais à nouveau je m'étais trompé.

Comme le vent du large me rappelait des choses et qu'à coup sûr tous les bateaux étaient rentrés, j'ai fermé les yeux. Et sûrement un assez long moment, car en les ouvrant, j'ai vu le cargo posé bien plus à gauche sur l'horizon. Le soleil aussi avait bougé, il n'en restait que la moitié, et l'étoile n'était plus toute seule. J'ai refermé les yeux et j'ai décidé de m'en aller le lendemain. Et ça a été soudain comme si déjà je jetais les trois pages. J'ai eu

un sourire. J'étais comme soulagé. Je me suis dit : « Trois pages, et alors. J'en ai déjà jeté. Combien ? Plus que je n'en ai gardé. Ne regrette rien. C'est une jolie maison et au moins j'aurai vu les bateaux. » Je me mentais et mon sourire était faux. Dans le fond j'étais déçu. Si j'avais pu, je serais parti ce soir.

Tandis que je pensais à tout ça, il s'en était encore passé. Lorsque j'ai rouvert les yeux le soleil avait disparu, et le cargo, on ne le voyait plus que par ses feux de navigation. Le ciel était devenu violet en touchant la mer, et tout en haut, il était d'un bleu profond, presque noir. Je ne pouvais plus reconnaître l'étoile que j'avais vue toute seule, elle clignotait parmi une vingtaine d'autres. Le vent aussi avait changé. Il se calmait. L'homme debout au bord du quai n'avait pas bougé, lui. Sa silhouette était plus sombre à présent. Il jetait encore des regards à droite et à gauche.

Au bout d'un moment il s'est retourné et a semblé s'intéresser aux toits des maisons derrière moi. Puis il a quitté le bord du quai et s'est approché. J'ai eu un pressentiment en le voyant venir. Comme son regard s'en-

fuyait, j'ai su qu'il allait m'adresser la parole. Il s'est arrêté, m'a considéré, et il a dit :

– Je voudrais m'asseoir.

Comme souvent je n'ai pas répondu ce que je pensais. En me poussant je lui ai dit :

– Bien sûr, allez-y.

Il s'est assis à ma gauche, tout au bord du banc. Je ne voulais pas me lever à l'instant où il s'asseyait, et j'ai laissé passer une minute. Mais au moment où j'allais partir, j'ai vu un bateau passer entre les deux balises d'entrée et commencer à remonter le chenal. Il ne venait pas du large. Il devait longer la côte. Les falaises me l'avaient caché. Je n'y croyais plus. J'ai décidé de rester. C'est pour les bateaux du soir que j'étais là. L'homme regardait lui aussi le chalutier venir vers nous. Il m'a dit sans le quitter des yeux :

– Je voudrais vous parler.

Je lui ai demandé :

– Pourquoi ?

Toujours tourné vers le chalutier, il a dit :

– Je ne peux pas me jeter dans l'eau sans avoir dit ce que j'ai à dire.

– Pardon ?

Il a tourné la tête vers moi et j'ai vu les plis de la franchise autour de ses yeux, et leur éclat aussi. Ses yeux étaient profonds. Il a dit :

– Ce soir, j'ai décidé que c'était fini. J'irai dans l'eau.

Je n'étais pas certain d'avoir compris.

Je lui ai demandé :

– Pourquoi aller dans l'eau ?

Il m'a fixé. J'attendais. Il a baissé les yeux sur les dalles en béton du quai. Ensuite dans un murmure, il a dit :

– J'en ai assez. C'est fini.

Il était physiquement moins fort que moi. Je n'ai pas eu peur de plaisanter.

– Elle est froide, lui ai-je dit. Moi j'attendrais demain.

Il m'a jeté un regard et s'est mis à rire, pas fort. À cet instant, le chalutier est sorti du chenal et a ralenti ses moteurs en entrant dans le bassin. Il a avancé sur son erre et a stoppé devant nous. Les portes de l'écluse étaient fermées. Il est resté sur place un moment. Ensuite le courant a commencé à le faire reculer. Il est parti en arrière sur une vingtaine de mètres. Puis le moteur a ronflé, l'hélice a remué l'eau. L'eau bouillonnait à sa poupe.

L'odeur du gas-oil et des gaz d'échappement est arrivée jusqu'à nous. Le chalutier est remonté à notre hauteur sans dévier, l'étrave toujours bien dans l'axe de l'écluse. Le bassin était étroit, et le courant trompeur. Les manœuvres des bateaux étaient délicates dans si peu d'espace et avec ce courant. Chaque jour j'étais venu les voir. À la barre les capitaines se donnaient du mal. J'aimais autant qu'ils échouent ou qu'ils réussissent. À une époque moi aussi j'avais eu à manœuvrer. De les voir cogner le quai et engueuler le matelot de pont me rappelait des choses et j'avais un sourire. Moi aussi j'en avais cogné des quais et des bateaux déjà amarrés. Mais si les capitaines manœuvraient bien, j'étais content aussi. Je comprenais leur soulagement. J'en avais eu parfois. Je ne connais pas de meilleur spectacle que les capitaines manœuvrant dans les ports. Ils gagnent ou ils perdent. Ils ont l'air de vivre à ce moment-là. Moi aussi comme eux, je gagnais ou je perdais.

Assis à ma gauche, l'homme assistait lui aussi à la manœuvre. Mais je n'étais pas sûr que ce soit pour les mêmes raisons. Je doutais qu'il avait eu un jour à

manœuvrer dans un port. Il se taisait et je l'avais presque oublié. Le bateau continuait à se laisser aller dans le courant. Il reculait sur vingt ou trente mètres, puis l'hélice remuait l'eau et il remontait jusque devant les portes de l'écluse, toujours dans l'axe. J'attendais qu'elles s'ouvrent pour le voir y entrer. Et une fois les portes refermées derrière lui, je m'en irais. L'homme a bougé un peu. Il a murmuré comme à lui-même :

– Il y arrive.

J'ai compris qu'il parlait de la manœuvre. Je lui ai fait de la tête un signe. J'aurais voulu lui dire que ce qui nous paraissait d'ici facile à faire ne l'était pas à cause du courant, et du vent également qui poussait sur le travers du chalutier. Mais lui répondre à haute voix l'aurait peut-être entraîné plus loin. Je veux dire entraîné à me parler. Je ne connais pas de meilleur spectacle que celui-ci, et pour cette raison, je voulais y assister seul et en silence. Mais un instant après il m'a dit, faisant allusion à ma plaisanterie :

– C'est vrai, l'eau est froide.

Je n'ai pas répondu. Il s'est tourné vers moi et m'a demandé :

– Mais la vie alors ?

J'ai continué à garder le silence. Je pensais le décourager. Il a murmuré :

– Hein, dites-moi, la vie alors ? Comment est-elle ?

J'ai répondu comme ça, vaguement, espérant toujours le décourager :

– Comme elle est.

– C'est vrai, jamais autrement.

– Non.

Et lui, encore dans un murmure :

– Vous avez raison. Jamais autrement. Mais je suis fatigué.

Nous tournions en rond. Je voulais m'en aller. Je ne verrais pas le chalutier entrer dans l'écluse. Il m'a dit :

– Voulez-vous que je parle ?

J'ai haussé les épaules.

– Ça dépend, ai-je dit. Encore de l'eau ?

Il s'est mis à rire, et en riant :

– Oui de l'eau, et de tout ce que j'ai sur le cœur.

Il ouvrait de grands yeux. Il attendait ma réponse. J'ai fini par trouver un peu de courage.

– Non, ai-je dit en lui souriant en même temps d'un air désolé. Non, ça ne me dit rien. Tout le monde en a sur le cœur, et moi aussi, pourquoi en parler ?

Ma franchise avait semblé agir sur lui. Son visage s'était détendu. C'est peut-être d'avoir entendu que moi aussi j'en avais sur le cœur que ses traits s'étaient adoucis. Il m'a dit avec une légère tristesse, mais sans amertume :

– J'aurais bien voulu me délester un peu avant d'aller dans l'eau. Ça m'aurait aidé. Tant pis.

Et moi sans réfléchir j'ai dit :

– Au contraire, vous coulerez plus vite.

À nouveau il s'est tourné vers moi, et son rire a été si franc que je l'ai accompagné. Tandis qu'on riait les portes de l'écluse se sont ouvertes. Le bateau y est entré, sans se cogner aux murs, léger comme un oiseau. Là-bas le soleil était descendu bien en dessous de l'horizon. Le soir est tombé comme s'il avait attendu ce moment-là, le moment où les portes de l'écluse se refermaient derrière le bateau, le masquant presque entièrement. On a entendu l'eau la remplir. On aurait dit un bouillon gigantesque. Le bateau s'est élevé, léger, toujours

comme un oiseau. On a vu apparaître la passerelle et une partie de la coque. Comme on ne voyait pas l'eau monter à l'intérieur de l'écluse, on aurait dit qu'une main géante et invisible le soulevait. Puis les portes en amont se sont ouvertes et le bateau a navigué au ralenti vers la flottille déjà amarrée. On l'a entendu encore un moment. Ses moteurs ont roulé jusqu'à nous tandis qu'il manœuvrait pour s'amarrer là-bas avec les autres, puis se sont éteints. Le vent nous a apporté une dernière fois l'odeur du gas-oil et des gaz d'échappement.

Le silence était retombé. Plus un bruit. Le silence, le vent du couchant, le ciel qui devenait sombre et les lueurs orange sur l'horizon me faisaient de l'effet. Je restais là, immobile. Il ne manquait que la lune. Elle était peut-être derrière moi. Comme je restais là sans bouger, l'homme à côté de moi a cru sans doute que j'avais décidé de l'écouter. Je devais avoir l'air attentif. Je l'étais, mais c'était au vent du couchant et à l'air nocturne. Je l'ai entendu prendre son souffle, je l'ai vu lever les yeux au ciel. J'ai attendu comme on entend frapper à la porte quelqu'un que l'on n'a pas envie de voir.

– J'aime la vie, m'a-t-il dit. Comme elle est.

– Moi aussi, ai-je dit pour parler.

Je n'aurais pas dû. Il a soupiré :

– Nous avons raison. Comment faire autrement que l'aimer comme elle est.

Il s'est tu un instant et a dit dans un souffle :

– Pourtant.

Il s'est tu encore, et plus longtemps cette fois. J'ai eu un espoir. J'ai pensé qu'il allait se lever et partir. Mais il n'a pas bougé et soudain il a repris, il s'est remis à parler et ne s'est plus arrêté. Je n'avais pas eu le temps de lui dire que ça ne me disait toujours rien de l'entendre. Il l'avait déjà oublié. J'avais ouvert la porte. Il a parlé, je ne l'écoutais pas, mais sa voix a fini par me bercer. Parfois je distinguais quelque chose, un mot. Parfois j'attrapais une expression, j'écoutais une phrase, un mot, puis plus rien. Sa voix s'en allait avec le vent et revenait. Il en avait sur le cœur, mais j'ignorais quoi. Je n'écoutais pas assez longtemps pour le savoir. Il ne semblait en vouloir à personne. Il parlait gentiment. Sa voix était tranquille. Il n'avait pas de rancune.